

La Jeanne

1986

Elle n'est plus sûre de rien, ni de ses choix, ni des décisions qu'elle a prises, pourtant elles lui avaient semblé être les bonnes, l'approche du terme l'angoisse, et les doutes l'assaillent. Elle est stressée et s'affaire avec des gestes automatiques et nerveux, n'arrivant pas à maîtriser le flux désordonné de ses pensées qui se bousculent, surtout la petite voix intérieure qui ne cesse de lui demander des comptes :

Qu'as-tu fait ? De quel droit as-tu gardé ça pour toi ? Maintenant, tu vas devoir vivre avec. Qu'advient-il si ça se passe mal ?

Après une longue inspiration, elle expire, lève la tête, lâche ses outils et se redresse :

D'accord, mais de toute façon, ce qui est fait est fait, il est trop tard pour revenir en arrière.

Il est à peine dix heures, la promesse d'une chaude journée d'été se lit dans un ciel désespérément bleu. La Jeanne, le ventre en avant, les deux mains calées sur les reins, semble l'implorer. Son regard vert, brûlant de

fièvre, scrute l'horizon à l'ouest, avec le vain espoir que le vent, avec la marée montante, pousse les nuages. Elle n'y croit pas, mais elle apprécierait une ondée apaisante, un orage d'été, même si d'habitude, drainant le sable et creusant des sillons mortifères pour la production des échalotes, oignons et ails, ils ne sont pas les bienvenus.

Elle pourrait se dispenser de ces travaux agricoles, mais sa vie est ici, elle aime ce travail, s'y est créé ses propres racines. Elle s'est forgé le caractère sur son lopin de terre, y a passé de longues heures de solitude propices à la méditation, s'y est endurcie. Elle se rappelle ses premières émotions, moments d'émerveillement et de tendresse pour ces jeunes pousses sortant timidement de terre, et ne demandant qu'à grandir avec ses soins. Jamais elle ne s'en lasse.

Il lui faut se ressaisir, la récolte n'attend pas, elle doit choisir ce qu'elle proposera à la vente demain au marché, et remiser le reste à l'abri dans le calogeat, petit appentis de bois aéré et destiné à la mise en séchage des bulbes.

Autour d'elle, l'animation est à son comble sur toutes les casses, petits terrains agricoles sablonneux en contrebas de la route, entre marais et dunes, les producteurs s'y activent pour ramasser leurs légumes. Ils se connaissent tous et, comme d'habitude, le labeur ne les empêche pas de surveiller ce qui se passe autour d'eux. La Jeanne a conscience des regards furtifs qu'ils coulent, se croyant masqués par leurs chapeaux aux larges bords, censés les protéger du soleil. Ici, personne n'aime ignorer ce que fait son voisin. La plupart possèdent un petit cabanon où remiser les outils, et surtout un petit baricaut,

bien apprécié pour se donner des jambes et papoter avec les voisins. Si La Jeanne, seule femme à exploiter une casse en son nom, a souvent fait l'objet de leurs bavardages, tant pour ses supposées frasques que pour nourrir leurs propres fantasmes, ce temps est révolu. Même si elle ne cherche pas à les côtoyer au-delà du nécessaire, elle fait partie des leurs sans pour autant partager leurs agapes. Réunis pour la pause casse-croûte de la matinée, l'occasion de se rafraîchir avec un petit verre de vin blanc, ils s'interrogent :

— Eh ben vrai qu'La Jeanne, l'a pas fait les patates.

— Y t'lavé dit.

— D'toute façon, l'en a pas besoin.

— Va pas l'y dire, l'est têtue comme une mule. T'as pas r'marqué ?

— Quoi ?

— S'rait pas grosse ?

— Sais pas, les femmes l'auraient ben vu.

— P'têtre ben, ou pas.

Sur ce, chacun retourne à son ouvrage, car si aujourd'hui ils n'ont pas le temps de s'occuper de ce qui se passe chez les voisins, c'est que demain, juillet va répandre sa horde d'estivants sur tout le littoral.

La Jeanne, toujours perdue dans ses pensées, s'active, remplissant ses paniers d'osier de ses plus beaux légumes. Elle a déjà pris beaucoup de retard dans sa récolte, et comme tout bon autochtone qui se respecte, si ces envahisseurs la rebutent un peu, elle est bien contente de les voir se presser autour de son étal, et apprécie l'élan de vie qu'ils apportent à la commune. Par sa gouaille vantant sa production, elle attire comme les

sirènes le touriste, en short, casquette et tongs. Sur le marché ou sur le bord de la route, avec son banc et son éternel parasol aux couleurs ternies d'un brasseur bien connu, elle fait partie des figures locales, et sait haranguer le chaland. Il faut dire que sa svelte silhouette, vêtue du costume traditionnel avec sa coiffe blanche posée négligemment sur sa longue chevelure brune indisciplinée, n'est pas étrangère à l'attrait exercé sur les vacanciers. Les femmes autant que les hommes, dès qu'ils accrochent son regard vert, sont ferrés et possédés par la fièvre acheteuse ! Sur le marché, La Jeanne a longtemps su jouer de son pouvoir de séduction, l'exercer sur des inconnus l'amusait et elle s'assurait que la relation se cantonnait à l'échange commercial. C'était les seuls moments où la vraie Jeanne se livrait, était affable et ouverte, son sourire n'était pas que de circonstance, la tendresse et le savoir-faire mis dans sa production étaient palpables. Ici, depuis ses premières années où elle faisait la marchande, elle se sentait à l'aise dans ce monde de touristes, l'observant, découvrant des comportements divers et variés, ouvrant les portes de son imaginaire. La barrière virtuelle, que très tôt la vie lui avait appris à ériger autour d'elle pour juguler ses émotions et se protéger de ses pairs, s'envolait au contact de ces étrangers qui seraient oubliés dès l'été fini.

Ces mêmes étrangers qui, en une nuit, font exploser les trois mille âmes du village de La Tranche-sur-Mer sur la côte vendéenne, en les portant à cent vingt mille individus, le hissant au statut de station balnéaire. Bon, c'est vrai, pas en une seule nuit, mais c'est tout comme !

Le gros de la troupe s'étale entre juillet et août, il faut en profiter pour faire son beurre ! Et, en cette année 1986, même si l'hiver a été rigoureux, donnant des envies de soleil et de bains de mer, envies prometteuses d'un flot bienvenu de consommateurs, pour La Jeanne, ce n'est pas gagné.

Satisfaite du dernier coup de collier qu'elle vient de donner, et malgré son mal de dos, elle range ses paniers chargés de légumes, elle passera les prendre demain matin à la première heure. Avant de nettoyer les outils pour les remiser dans le cabanon, le besoin d'une pause à l'ombre se fait ressentir. Sa casse, îlot sablonneux dans le marais, est bordée d'un étier favorisant une végétation généreuse, contrastant avec l'aridité des sillons où poussent ses bulbes, et offrant un peu de fraîcheur. La Jeanne y a installé une table avec chaises et transat, l'hypoglycémie la guette, il lui faut se reposer. Avec un plaisir non dissimulé, elle sort de son cabas une Thermos de café et surtout deux tranches de gâche vendéenne, célèbre brioche à la crème fraîche.

Fourbue, elle se laisse aller dans le transat, mais décidément aujourd'hui, ses neurones l'entraînent dans un ballet qu'elle ne maîtrise plus ! Autant les laisser s'agiter, ils finiront bien par se calmer d'eux-mêmes. Ses souvenirs d'enfance affleurent et se bousculent, ceux qui ont façonné la femme qu'elle est devenue, certains toujours douloureux. Elle se remémore les années partagées avec ce père qui n'en était un que pour l'état civil. S'il ne l'avait jamais aimée, elle le lui avait bien rendu. Elle repousse les souvenirs les plus difficiles à vivre, se concentrant sur leurs joutes verbales quand elle cher-

chait à le convaincre de céder des terrains et casses pour ne garder que celle qu'elle exploite aujourd'hui.

Il était hostile au changement et s'il s'accrochait à ses habitudes, c'était surtout par paresse : « La terre, c'est la terre, celle des ancêtres... » Bla-bla-bla. « C'est pas une gamine qu'va m'apprendre c'que j'dois faire ! » Les événements ne lui avaient pas donné le choix et il avait dû céder. Elle avait gardé les terrains les plus prometteurs, et même si elle n'avait pas la fibre filiale concernant son géniteur, elle ne reniait pas son ascendance des pionniers de l'agriculture locale, attachés à la terre. La Jeanne a su conserver ces valeurs, mais elle sait que ce qui va se passer, aujourd'hui ou demain, est susceptible de remettre en question son mode de vie.

Avec les élancements qui lui labourent les reins, La Jeanne sent que l'heure approche, elle va devoir rentrer à la maison et quérir assistance. Ses voisins vont enfin comprendre pourquoi, cette année, elle a renoncé aux patates !

*

La maison, c'était celle de son père, et de ses parents avant lui. Maintenant, c'est la sienne. Ils étaient issus de ces familles de Tranchais ancrées dans leur cité, avec leurs histoires, leurs coutumes, leurs entre-soi, prêts à se liguer contre « l'étranger » si d'aventure il s'en prenait à l'un des leurs. Mais, aussi prompts à lyncher cet « un des leurs » s'ils l'ont mis au pilori, souvent sans savoir pourquoi. Mais ça reste entre nous, et il faut bien se trouver des exutoires, se valoriser au détriment

de l'autre. « On dit », « Peut-être », « On vaut mieux que ça », « Y'a pas de fumée sans feu », etc. Ainsi, va la communauté tranchaise, la vraie, celle qui peut décompter plusieurs générations de stèles au cimetière, l'ancien, pas le nouveau !

Notre-Dame-de-Fatima, c'est le nom de la rue où elle a toujours vécu, et où se situe sa maison. Si La Jeanne n'a pas une vue directe sur la blanche immaculée statue de la vierge qui se dresse fièrement sur un monticule dominant le bourg, depuis l'enfance, elle passe devant plusieurs fois par jour, et en connaît bien l'histoire que le père lui a narrée, cédant à sa curiosité les rares fois où il était bien disposé. En remerciement, l'abbé Roux, en 1946, l'avait fait construire avec les deniers des fidèles. Il avait prié Notre-Dame de Fatima pour protéger l'église et le mur du cimetière, car l'occupant allemand avait décidé de raser tous les édifices gênant les tirs de la DCA. Allez savoir pourquoi, bien que sur le front atlantique, la commune avait été épargnée. Grâce à Fatima ? Chaque 13 mai, la fête de Notre-Dame de Fatima animait sa rue et rassemblait les paroissiens. La ferveur naïve de Jeanne ne l'avait pas protégée, Notre-Dame, encore moins.

Aujourd'hui, elle vit seule dans cette maison coquette de bord de mer, avec ses volets bleus et sa façade blanche, écrin d'une profusion de roses trémières. Un pignon de pierres apparentes abrite une vigne qui s'étire sur une tonnelle et l'ombrage généreusement. Avec ses fenêtres égayées de bouillées de géraniums ployant sous leurs bouquets de fleurs rouges et roses, elle fait la curiosité des estivants déambulant dans les ruelles en quête d'exotisme.

Dans cette maison, elle est née, a grandi, a ses souvenirs, a vécu avec le père jusqu'à son décès. Bien avant qu'il parte, Jeanne avait fini par dompter et dominer ce père, après des années de soumission et de souffrance.

*

La chaleur ambiante la rend somnolente, et son esprit engourdi n'arrive plus à endiguer ses pensées. Les souvenirs se bousculent, comme si chacun avait hâte de se rappeler à sa mémoire, de peur qu'elle les ait oubliés. Ils se battent pour prendre le devant de la scène. L'émotion la submerge, elle ne maîtrise plus rien et les laisse venir à elle. Après quelques exercices de respiration, les douleurs qui la tenaillaient semblent s'être calmées, ouvrant les portes aux réminiscences qui, telles des destriers, piaffant d'impatience, bondissent de leur box et martèlent son âme. Certaines, encore floues, d'autres, toujours vivaces et douloureuses, se focalisent sur ses douze ans, l'année où le fragile équilibre qui la liait encore au dernier membre de sa famille s'est rompu.

À douze ans, elle vivait seule avec son père. Elle a grandi dans un milieu austère et plutôt masculin, sans présence maternelle pour la guider, la conseiller, elle n'a jamais connu l'amour d'une maman. C'était ainsi, ses manques, elle les gardait pour elle et se protégeait en ne dévoilant pas ses sentiments, n'ayant personne à qui les confier. La vie lui avait appris à ne pas faire confiance et à ne compter que sur elle-même, jusqu'au jour où tout a basculé. Elle se fabriquait un personnage qui allait souvent la desservir en grandissant.

De famille proche, elle ne connaissait que son père et ses grands-parents paternels dont les manquements ne lui ont pas laissé de bons souvenirs. Elle ne possédait même pas de photos de sa mère, partie trop vite. Elle savait seulement qu'elle avait une sœur, sa tante, qui habitait à la ville, à La Roche-sur-Yon, autant dire, pour elle, le bout du monde.

Le chemin de fer ne dessert pas La Tranche, un service de car assure une liaison, mais il serpente, fait des détours, des contours, allongeant les distances et les temps. En 1965, aux yeux d'une petite fille de douze ans, se rendre au chef-lieu est un périple aussi aventureux que poser un engin spatial sur la Lune. En classe, la maîtresse leur avait longuement parlé de cet exploit des Soviétiques, affirmant, que le jour où le premier homme marcherait sur la Lune était proche. Quatre ans plus tard, un équipage américain foulait le sol lunaire. Jeanne faisait partie des grandes, celles qui rejoindraient le collège l'année suivante, son imagination s'était envolée vers un monde sans limites ni contraintes. Elle se voyait aventurière, le parcourant à la découverte d'autres continents, voyageant au-delà des mers. Sa réalité était tout autre, elle ne pouvait même pas aller à la ville et n'avait pas accès au téléphone.

Mais aujourd'hui, si elle a voyagé sur un autre continent, Jeanne n'a pas atteint ses rêves d'adolescente. Elle a peur, peur de ce qui va arriver et que l'histoire se renouvelle.